

A charcoal drawing of a man's face, looking slightly to the right. The drawing is textured and expressive, with visible pencil or charcoal strokes. Several bright purple ink splatters are scattered across the image, particularly around the man's head and neck. The background is dark and textured.

Many Yem

**L'ODEUR  
DE L'ENCENS**

Préface de Raphaël Yem

Récit

Many Yem

L'Odeur de l'encens

© Many Yem, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2812-8

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Couverture : Illustration : Soco / Photo : Pitinome

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon père, dont les silences m'ont tant inspirée.

À ma mère, cette humble guerrière.

## PRÉFACE

Elle a hérité son nom de son arrière-grand-père maternel. « Yem ». Le même que le mien. Ça m'avait surpris. Des Cambodgien.ne.s, des gens d'origine khmère – comme moi – j'en connaissais alors que très peu à l'époque où elle m'avait contacté.

J'ai grandi en province, comme elle. À Hérouville St Clair, dans la banlieue de Caen, en Normandie. Comme elle, mes parents ont connu l'exil forcé, subi. Et ma mère, comme la sienne, a dû prendre en une fraction de seconde, quand les Khmers rouges ont pris Phnom Penh, l'irrévocable décision de tout quitter : sa famille, ses ami.e.s, son confort, sa vie, son pays, tout ce qu'elle avait, tout ce qu'elle connaissait. Sa vie. Sur le tarmac de l'aéroport, à quelques minutes de monter dans cet avion qui allait la réfugier dans un camp thaïlandais, elle a même troqué celle de son fiancé de l'époque – mon père, en convainquant un chauffeur de taxi d'aller le chercher en ville – contre les derniers bijoux en or qu'elle avait réussi à cacher sur elle. Ce qu'a fait la mère de Many pour manger, et faire manger sa famille lors de sa fuite.

Comme la sienne, ma famille a connu le déclassement. L'usine. Les HLM. La banque alimentaire. Les sacs d'1 kilo de biscuits secs qu'on attrape au rayon le plus bas de l'hypermarché. Les huissiers. Les brimades parce que « bridés » selon les Blancs, le racisme ordinaire. Les lettres « Par avion » aux bords bleus, blancs et rouges, qui annonçaient les mauvaises nouvelles.

Comme la sienne, le passé au *srok khmer* qu'on ne raconte pas aux enfants. Par pudeur. Honte. Tristesse. Fatalisme. Ou envie, ou courage de passer à autre

chose, quoi qu'il en coûte. Son histoire, son identité par exemple. La nôtre, que nous tentons aujourd'hui de reconstruire, de faire accepter, de faire briller, de normaliser.

Comme elle, pour me sortir de ce quotidien, de ma condition : j'ai voulu aller voir ailleurs. Et spoiler : j'ai fini par faire le tour du monde. J'attendrais cependant mes 18 ans, et des mois à passer la *mop* au Quick pour me payer mon premier roadtrip à l'étranger : un mois dans le New York de la fin des années 90. Comble du comble : en squattant un temple bouddhiste au fin fond de Brooklyn en bafouillant le khmer que j'avais appris seul, en écoutant mes parents se disputer, eux qui s'obstinaient à ne nous parler que dans « leur » français. En attendant, je passais tous mes dimanches d'ado à la bibliothèque municipale, y ai bricolé un journal photocopié sur la vie de mon quartier. J'ai speaké – singeant les vrais animateurs que j'écoutais sur la bande FM – dans le micro de la radio associative du coin. Comme elle. Je faisais du journalisme comme d'autres faisaient du basket au City stade ou de la danse hip-hop à la MJC. Un loisir devenu passion, puis métier, que n'a compris ma mère que la première fois qu'elle m'a vu chroniquer dans sa télé, des années plus tard.

Mon fanzine à l'arrache était devenu un honorable magazine, *Fumigène*, qui a alors accueilli les textes de Many dans ses « *généreux bras* ». Et les photos de Julien, que vous allez découvrir dans ce récit. Nul besoin de nous interroger sur nos possibles liens familiaux au vu de nos noms de famille. Ce sont des gens que j'aime, des membres de ma famille choisie. Et qui se sont trouvés, avant de créer la leur, grâce à "Soy ", que vous rencontrerez aussi au fil de ces pages. Un *Fumigène* qui pique les yeux, comme l'odeur de l'encens... Mais ça, c'est l'histoire de Many. Many « Yem », comme moi.

Raphäl Yem

Journaliste et animateur TV

# 1. Le foyer

« *Mah* (maman) ? »

Elle est là debout, scotchée en face de la télévision, le regard porté au-delà des images qui défilent devant ses yeux. Tout autour plus rien ne compte. On est pourtant nombreux à avoir une place sur l'imposant buffet en bois qui occupe le séjour. Parmi ces portraits de famille, un bouddha de porcelaine trône en plein milieu du meuble ; éclairé à la douce lumière d'une bougie, il hume quasi quotidiennement la fumée des bâtonnets d'encens.

À travers l'écran, le sort des réfugiés la rend visiblement sourde à tout dialogue. Je répète : « maman ! » en français cette fois-ci. Mais je continue à parler dans le vide et la seule chose qui fait écho à ce moment-là, c'est la détresse de ces personnes prêtes à tout pour rejoindre les côtes anglaises et quitter Calais.

Là, au nord de l'Hexagone où les chances de sortie

sont exiguës

La traversée de la Manche leur semble moins

périlleuse

Qu'une politique de non-accueil, tout aussi

dangereuse.

Là, où enfants et adultes ont indéniablement vécu

le pire

Se voient arracher leur dernier sourire.

Là, où l'espoir d'un mieux et la dignité humaine

S'évaporent au beau milieu, de gaz lacrymogène.

Là - encore - où les campements sont démantelés

Les tentes lacérées ; les gens, de tout, dénués.

Juste là, se trouve de l'autre côté

La famille, l'amour et la lumière.

Juste las, de courage ils se sont armés

Qu'importe si ces vagues de haine les emportent

sous la mer.

« C'était pas comme ça pour nous autres. » dit-elle en se tapant la poitrine, la main plaquée contre son cœur, comme elle a tendance à le faire pour exprimer sa peine. Ma mère se tourne alors vers moi, le regard rempli de larmes, mêlé de compassion et d'incompréhension. C'est la première fois que je la vois comme ça, elle ne laisse rien passer la daronne, surtout pas ses émotions. Elle ajoute que si l'on avait été accueilli dans de pareilles conditions, on ne serait certainement pas en France aujourd'hui.

Elle sait pertinemment que ce n'est pas le cas.

Quand ils ont eux-mêmes cherché à fuir le danger, ils l'ont fait sans réfléchir à l'après. Et derrière l'exil où seuls les souvenirs sont emportés, la génération suivante devra, elle aussi, cohabiter avec ses fantômes du passé.

Mes parents arrivent en France un 23 février, au lendemain du cinquante-deuxième anniversaire de papa. Nous sommes en 1982<sup>1</sup>, période où ce pays est encore favorable à l'accueil des demandeurs d'asile.

Mes trois grandes sœurs, à peine habillées, découvrent alors un froid intense en sortant de l'avion. Dépourvue de chaussures, la petite dernière sautille d'un pied à l'autre pour atténuer la froidure du métal de l'escalier sur sa peau.

C'est ainsi que tout a (re)commencé, avec un petit « pied à terre » en Bourgogne. Quant à moi, je ne suis pas encore née, j'arriverai quelques années plus tard, avec tous leurs bagages sur les épaules.

Chenda<sup>2</sup> a 35 ans. Toute menue, les cheveux courts et ondulés, la douceur de ses traits ne reflètent aucunement ce qu'elle vient de traverser avant de quitter le Cambodge. Elle avait été forte jusqu'ici et son sourire s'était volatilisé bien avant de prendre l'avion.

Accueillis au foyer des jeunes travailleurs à Autun, ils y occupèrent une chambre à cinq pendant près de huit mois. La première fois qu'elle y entra, elle prit place, recroquevillée dans un coin. Elle, qui avait enfin cessé de courir, éprouva soudainement de l'angoisse. « Trop peur » me dit-elle. Ce sentiment qu'elle a désormais appris à exprimer en français, elle le ressentait au plus profond de son être, car elle ne pouvait comprendre le pays dans lequel elle venait d'atterrir.

Comment faire maintenant qu'il n'y a plus aucun repère ? Et cet argent qu'on nous a donné, comment l'utiliser ? Elle pleura des rivières, pétrifiée à l'idée même de devoir continuer... à ramer.

Tout est nouveau pour eux, le continent, la langue, la nourriture, ils découvrent un mode de vie complètement différent de ce qu'ils avaient alors connu. Avec l'impossibilité de travailler en attendant le statut de réfugiés, les premiers mois s'avèrent les plus difficiles.

L'aide financière servait à couvrir les dépenses quotidiennes pour se nourrir et s'habiller. Nisay, lui, voit au-delà des besoins journaliers et pense déjà à passer le permis de conduire. Alors une grande partie de l'allocation est mise de côté, afin que mon père puisse rapidement trouver du travail après l'obtention des papiers. Mieux armé, ses quelques notions de français lui confèrent un léger avantage – héritage de la période indochinoise, lorsque le Cambodge était colonisé sous couvert du protectorat<sup>3</sup>. Le daron aime les langues, surtout celle des femmes ! Il y en a eu cinq qui ont précédé maman. Parfois, il la taquine en lui parlant avec